

ne permettait pas de faire, au bord des lagunes, une résistance assez vive pour tenir l'ennemi à distance, et percer de temps en temps sa ligne. Dès lors la défense de Venise se trouvait limitée, à moins de secours extérieurs; on comptait, en effet, sur ces secours, surtout par la mer, et on songea trop tard à s'en passer.

La marche de la politique, qui exerce toujours tant d'influence sur la conduite de la guerre, et qui est le nerf des luttes d'indépendance, était assez peu satisfaisante, et l'on voyait se reproduire à Venise, sur une moindre échelle, ces mauvaises passions et cette indiscipline morale qui venaient de perdre le reste de l'Italie. Tout le monde, ou à peu près tout le monde, désirait certainement l'indépendance, et les plus indifférents étaient résignés; mais tout le monde n'apportait pas loyalement son concours au gouvernement. On lui faisait de l'opposition, on lui suscitait des obstacles, toutes les fois qu'il n'agissait pas suivant le caprice de chacun. L'Italie est la nation où le développement de la personnalité est le plus exagéré, et c'est là une des grandes causes de son impuissance; les parties, les factions, les simples coteries, les individus mêmes ne consentent jamais à s'effacer devant la nation, et la nation ne peut exister. A Venise, il y avait plus de sagesse et de retenue qu'à Milan et à Rome, les masses avaient plus de patriotisme; mais là aussi s'agitaient les ambitions particulières et les mauvaises doctrines politiques, et il en résultait un état de choses fort nuisible à la marche des affaires, à l'action du pouvoir et, par suite, à l'intérêt suprême, la défense. La première condition, en effet, pour se bien défendre, était d'avoir un gouvernement solide, nullement préoccupé